

## La chasse à l'homme

De même que certains apprenaient qu'ils étaient nés dans un chou et d'autres qu'elles étaient nées dans une rose, ainsi certains apprenaient qu'ils étaient atteints de satyriasis et d'autres qu'elles souffraient de nymphomanie. Nous étions en 1888 et Thomas Bond, le médecin chargé de l'autopsie de la cinquième victime de Jack l'Éventreur, avait conclu qu'il était satyromane (1).

Dans la Grèce antique, les satyres étaient des divinités terrestres inférieures, compagnons de Dionysos, représentés avec un corps d'homme, des cornes et des membres inférieurs de bouc et réputés pour son comportement libidineux. Dans la statuaire, ils étaient représentés la verge en érection, signe d'un appétit vénérien inextinguible, les parties génitales contractées et enflammées, signe du caractère désagréable, voire douloureux, de l'acte vénérien. Leur visage est rouge et ils ont l'air accablés. Le satyriasis différait du priapisme en ce que l'érection était voluptueuse. Arétée de Cappadoce (I<sup>er</sup> siècle ou II<sup>e</sup> siècle de notre ère) définissait le satyriasis comme une exagération morbide des désirs sexuels de l'homme, qui, en induisant une forte frustration sexuelle, entraînait la maladie et, au bout d'une semaine, la mort. « Pour les écrivains de la Renaissance, le satyriasis se caractérisait par une passion excessive non partagée par la personne qui en était l'objet. Dans son *Traité du mal d'amour* (1610), le médecin français Jacques Ferrand classait le satyriasis comme une variante de la 'mélancolie amoureuse' ou de la 'folie amoureuse' » (2). « Rien de plus hideusement effrayant que la figure de Jacques Ferrand, alors plongé dans cette torpeur somnolente qui succède ordinairement aux crises violentes. D'une pâleur violacée qui se détache des ombres de l'alcôve, son visage, inondé d'une sueur froide, a atteint le dernier degré du marasme ; ses paupières fermées sont tellement gonflées, injectées de sang, qu'elles apparaissent comme deux lobes rougeâtres au milieu de cette face d'une lividité cadavéreuse ». Ainsi Eugène Sue décrit-il au début du chapitre IX des *Mystères de Paris* un personnage de notaire véreux à qui il avait donné le même nom que celui de l'auteur du *Traité du mal d'amour*.

Publié en feuilleton dans le *Journal des débats* entre le 19 juin 1842 et le 15 octobre 1843, les *Mystères* eurent un succès tellement grand, dans toutes les classes sociales et dans toutes les tranches d'âge, qu'il n'est probablement pas un Français qui n'ait pas été courant de l'existence du satyriasis, de ses symptômes et de son issue : « Arétée (1), écrivait encore Sue, l'a dit, la plupart de ceux qui sont atteints de cette étrange et effroyable maladie périssent presque toujours le septième jour... et il y a aujourd'hui six jours... que l'inférieure créole a allumé le feu inextinguible qui dévore cet homme... » La note de l'éditeur disait : « Voir aussi les admirables pages d'Ambroise Paré sur le Satyriasis, cette étrange et effrayante maladie qui ressemble tant, dit-il, à un châtiment de Dieu. »

En fait, il y avait infiniment plus de chance d'entendre parler du satyriasis en lisant *Les Mystères* qu'en parcourant la littérature médicale, car celle-ci contenait un « nombre relativement faible de références à cette affection [...] ». Néanmoins, à la fin du siècle, les médecins affirmaient avoir eu à faire à un nombre sans précédent de cas. Au milieu du siècle, le médecin français Benedict-Augustin Morel avait admis que sa connaissance de la maladie était fondée sur des sources indirectes, car il n'avait jamais rencontré personnellement de malades. Dans les années 1870, des personnalités de renommée internationale dans le domaine de la psychiatrie et de la criminologie, telles que Paul Moreau, Cesare Lombroso et Richard von Krafft-Ebing, traitaient des individus qu'ils avaient diagnostiqués satyromanes. Les statistiques de la criminalité étaient une autre preuve de l'épidémie. En 1864, Henri Legrand du Saulle, psychiatre auprès de la préfecture de police de Paris, déclara que de plus en plus de criminels présentant des symptômes de satyriasis passaient devant les tribunaux, phénomène qui, selon lui, expliquait en partie la recrudescence des affaires d'attentats à la pudeur et d'atteintes aux bonnes mœurs... » (3).

Qui, des statisticiens, Moreau, Lombroso et von Krafft-Ebing ou de Morel, croire ?

Plus d'un siècle plus tard, l'historien Timothy Verhoeven est formel : « Les cas n'ont jamais été très nombreux (4). »

Pour quelle raison leur nombre fut-il délibérément grossi ?

Cette fraude fut l'un des nombreux trucs scientifiques employés à partir du début du XIXe siècle non seulement pour détourner l'attention de la population des véritables causes des nouvelles maladies dont elle souffrait (5), mais aussi pour médicaliser l'appétit sexuel et pathologiser la sexualité, en particulier la sexualité masculine.

« À l'époque où Thomas Bond trouva dans la satyriasis la clé des crimes brutaux de l'Éventreur, l'évocation de cette affection bien connue, mais vaguement définie, était devenue un moyen d'exprimer un ensemble de préoccupations nouvelles et urgentes concernant la masculinité et le corps masculin. Un certain nombre d'études ont montré à quel point le corps masculin fut soumis à un examen médical minutieux au cours des dernières décennies du XIXe siècle. Comme l'affirme Elizabeth Stephens dans son étude des écrits médicaux britanniques du XIXe siècle, le corps masculin, autrefois considéré comme le 'centre silencieux et invisible de la culture', se révéla 'déficient, dégradé, voire malade' » (6). « On découvrait que de plus en plus d'hommes souffraient de symptômes physiques qui, telles l'apathie, le manque de confiance en soi ou une introspection excessive, avaient une origine sexuelle commune.

L'une des expressions de cette pathologisation du corps masculin fut [, outre la promotion du satyriasis,] la panique suscitée par la spermatorrhée, l'émission involontaire de sperme, une affection considérée comme moralement honteuse et physiquement débilitante. Les mises en garde contre les effets de la masturbation cristallisèrent de la même manière le sentiment que le corps masculin était un véhicule peu fiable et traître qui exigeait une surveillance attentive de la part de nombreuses autorités, des parents aux maîtres d'école en passant par les médecins. Comme l'affirme Ed Cohen dans le contexte de la Grande-Bretagne victorienne, 'Une fois qu'ils atteignaient la puberté (si ce n'est même avant), les corps masculins de la classe moyenne étaient continuellement soumis à un large éventail de regards institutionnels qui cherchaient à donner des significations (sexuelles) précises à leurs moindres habitudes comportementales' » (7).

Le corps des femmes de la classe moyenne n'y était-il pas soumis lui aussi ?

Il l'était bien. Des tonnes de femmes étaient diagnostiquées hystériques et, si tel était le cas, c'était, selon Maines, l'auteur féministe de « The Job Nobody Wanted » (8), non pas parce qu'une telle maladie existait réellement (sur ce point nous ne pouvons que rejoindre les féministes), mais parce que les hommes étaient atteints d'androcentrisme. Leur altruisme déplacé poussait même certains d'entre eux à exercer, avec les mains ou à l'aide d'appareils spéciaux, des pressions, des vibrations, des percussions sur leurs chairs, dans un but thérapeutique. « Depuis l'époque d'Hippocrate jusqu'aux années 1920, masser les patientes jusqu'à l'orgasme fut une pratique médicale courante chez les médecins occidentaux pour traiter l'hystérie', une affection autrefois considérée comme courante et chronique chez les femmes. Les médecins détestaient cette procédure fastidieuse et, pendant des siècles, ils s'appuyèrent sur les sages-femmes. Plus tard, ils les remplacèrent par des appareils mécaniques, plus efficaces, dont le vibreur électrique, inventé dans les années 1880 », indique l'éditeur de The Technology of Orgasm, prix Herbert Feis de l'American Historical Association, prix du livre biennal de l'AFGAGMAS, prix de la science de l'American Foundation for Gender and Genital Medicine, qui, poursuit-il, « offre aux lecteurs un récit stimulant, surprenant et souvent humoristique de l'hystérie et de son traitement à travers les âges, en se concentrant sur l'évolution, l'utilisation et la déconsidération du vibreur en tant que dispositif médical légitime ». D'un critique de Nymphomania: A History (2000), qui n'affiche pas le même humour que Maines, qu'elle a cependant perdu dans « The Job Nobody Wanted », on apprend que « l'auteur utilise plusieurs études de cas tirées de revues professionnelles du XIXe siècle pour décrire la manière dont le désir féminin était pathologisé, y compris par les femmes elles-mêmes. La déclaration suivante d'une patiente récemment veuve reflète les pressions sociétales exercées sur les femmes pour qu'elles répriment leur sexualité : 'Je suis sûre que mes penchants lascifs ne peuvent être naturels – ils doivent être l'effet d'une maladie.' Elle fut traitée par divers remèdes, y compris par l'application de sangsues sur les parois de son utérus et fut déclarée guérie après plusieurs semaines. Dans un autre cas, le vagin de la patiente était excessivement humide et son clitoris était 'tuméfié', preuve de sa nymphomanie. Après l'application de produits caustiques sur ses parties

génitales et d'autres remèdes traditionnels pour refroidir son ardeur, on constata, lors de l'examen vaginal, qu'elle avait retrouvé « toutes les apparences de la pudeur » (9).

Sans aller jusqu'à soupçonner le moins du monde que le traitement médical de l'hystérie ait pu être une opportunité pour certaines femmes de vivre une autre forme d'expérience sexuelle, il y aurait beaucoup à dire sur le rapport des femmes à la maladie, sur leur tendance hypocondriaque à ne pas se sentir bien si elles ne se trouvent pas telle ou telle maladie.

Quoi qu'il en soit, Galien pensait que l'hystérie venait ou de la suppression des règles ou de la rétention de la semence et telles furent grosso modo les causes qui furent attribuées à cette affection jusqu'à ce que le médecin lorrain Charles Lepois (1563 – 1633) ébranle cette théorie, estimant qu'elle était due à une matière séreuse qui comprime le cerveau, bref qu'elle avait une origine nerveuse. Charles de Barbeyrac (1629 – 1699) la considérait comme une forme d'épilepsie. En 1660, Wilhelm Hochstetter s'ingénia à prouver que l'hystérie était une maladie convulsive qui provenait du cerveau. Le chirurgien anglais Nathanaël Highmore (1613 – 1685) était d'avis que l'hystérie ne venait pas de l'utérus, mais n'admettait pas qu'elle provînt de l'encéphale. Après avoir pensé que c'était une maladie générale sans siège déterminé, il finit par se déterminer pour le sang ; les affections hystériques étaient causées par un sang subtil et facile à dilater, qui, en engorgeant les poumons et les ventricules du cœur, donnait naissance à des étouffements et des oppressions. Le médecin écossais Archibald Pitcairn (1652 – 1713) abondait plus ou moins dans son sens. Ellmuller prétendait que l'hystérie était une maladie de tout le corps, qui arrivait par le fait de la matrice et il l'appela « passion hystérique », « mal de mère ». Stahl, quant à lui, l'appela « malum hysterico-hypochondriacum ». Le médecin du Lincolnshire Thomas Willis (1718 – 1807) situait son origine dans l'encéphale, même si, quelquefois, ajoutait-il, cette maladie venait de l'utérus et même d'un vice d'autres organes. Toujours est-il qu'il « prouva » que l'hystérie était provoquée par les émotions morales, la tristesse, le chagrin. Le neurologue anglais Robert Whytt (1714 – 1766), qui jugeait que l'hystérie était une maladie nerveuse, découvrit qu'elle se manifestait également chez les hommes. La question du siège de l'hystérie dans le cerveau ou dans l'utérus continua à partager les médecins tout au long du XVIIIe siècle. Pour Philippe Pinel (1745 – 1826), le premier à avoir proposé une classification des maladies mentales, l'hystérie était d'origine utérine, tandis que Étienne Georget (1795 – 1828) assigna un même siège à l'hypochondrie et l'hystérie : le cerveau : « L'hystérie est une affection convulsive apyrétique, ordinairement de longue durée, qui se compose principalement d'accès ou d'attaques qui ont pour caractères des convulsions générales et une suspension souvent incomplète des fonctions intellectuelles. » Il proposa de remplacer le mot d'« hystérie » par l'expression d'« encéphalite spasmodique » ou d'« attaques de nerfs ». Pierre Briquet (1796 – 1881) définit l'hystérie comme « une névrose de l'encéphale, dont les phénomènes apparents consistent principalement dans la perturbation des actes vitaux qui servent à la manifestation des sensations affectives et des passions ». Jean-Martin Charcot (1825 – 1893) s'en mêla et, après s'être emmêlé, déclara finalement ne pas être « partisan exclusif de la doctrine ancienne qui place le point de départ de la maladie hystérique tout entière dans les organes génitaux, mais je crois qu'il est impérieusement démontré que dans une forme

spéciale de l'hystérie – que j'appellerai ovarienne ou ovarique – l'ovaire joue un rôle important ». Pierre Janet (1859 – 1947), professeur de philosophie et inventeur d'une psychopathologie, puis d'une nosographie des troubles mentaux, critiqua les conclusions de Charcot et conclut que « c'est dans l'esprit que nous avons le plus de chances de trouver des stigmates un peu plus permanents, coexistant avec tous les autres symptômes » de l'hystérie (10). Selon Charles Richet, au sujet d'Emma Bovary, « l'hystérie a une cause physiologique, c'est l'hérédité ; une cause sociale, la réalité inférieure au rêve » (11). La première conférence que donna Freud à Vienne, en 1886, devant la Société de médecine de Vienne s'intitulait « Sur l'hystérie masculine chez l'homme » (12). Bouvard et Pécuchet n'y retrouveraient pas leurs petits, d'autant qu'il apparut à certains médecins que l'hystérie pouvait être compliquée d'érotomanie, c'est-à-dire de nymphomanie ou utéromanie et à d'autres comme « une prédisposition à la nymphomanie » (13), qui n'était pas à confondre avec l'érotomanie féminine (14) et pouvait dégénérer en « nymphomanie grave » (15). Les causes en étaient soit extérieures (climat, température, profession, libertinage, faute d'exercice, musique, danse, alimentation), soit intérieures (16). Arrêtons-nous un instant sur la description de la « véritable nymphomane » : « Chez la véritable nymphomane, il existe souvent une sorte de gêne épigastrique, de sollicitation utérine, des angoisses et des inquiétudes. L'imagination se repaît sans cesse d'images lubriques qui troublent et égarent le cerveau profondément atteint. Ces malades deviennent provocantes, mettent continuellement en œuvre les mille moyens de séduction dont elles disposent pour arriver à leurs fins : regards lascifs, agaceries gracieuses, demandes pressantes, familiarités insolites. Quels que soient l'heure et le lieu, elles étalent avec un véritable cynisme leur fureur vénérienne ; recherchent souvent avec une égale ardeur les femmes et les hommes, et se livrent avec les unes et les autres à toutes les pratiques de l'amour. Quelquefois rassasiées, elles ne sont jamais satisfaites. Telle est la forme sérieuse, la folie nymphomaniacale ». L'auteur admet « en accentu[er] un peu les traits », mais, puisque c'est « pour mieux en montrer le relief », on ne lui en tiendra évidemment pas rigueur. « On devine, conclut-il, que dans la nymphomanie grave il y a des degrés nombreux » (17). On le devine.

Si nous avons retracé à grands traits l'évolution des théories de l'hystérie, en épargnant cependant au lecteur celle de la nymphomanie, c'est pour mieux faire ressortir le contraste entre le caractère clinique des diagnostics étiologiques qu'en donnaient les savants et les jugements de valeur que comportait leur étude des causes du satyriasis.

Ils l'expliquaient en effet soit par l'efféminement, soit, la cohérence ne les étouffant pas, par la bestialisation. Dans ce dernier cas, le diagnostic était racialisé. « Krafft-Ebing commence sa célèbre *Psychopathia Sexualis* en décrivant l'évolution des mœurs sexuelles qui a accompagné l'émergence des sociétés civilisées. L'Américain Max Huhner écrit que, après des siècles d'éducation, l'instinct sexuel chez l'homme normal 'a été relégué plus ou moins à l'arrière-plan'. L'homme civilisé, pour le citer, a développé un 'code moral' qui 'lui dicte de satisfaire ses besoins sexuels dans les limites de la pudeur et de la moralité et non, comme la brute, chaque fois que le désir s'empare de lui'. Celui qui est atteint du satyriasis – le satyre – se révèle être un sauvage par sa recherche désespérée de la satisfaction sexuelle.

Louis Bouchereau observe que le satyriasis se rencontre le plus souvent chez 'les êtres et les races inférieurs'. Le 'nègre obéit à ses sensations et n'est occupé que de satisfaire sa faim'. L'homme issu de cette race primitive est pris d'une 'frénésie érotique que rien n'arrête, ni les liens du sang, ni l'âge' ; son seul but, écrit Bouchereau, est de 's'abandonner au plaisir sexuel'. L'association entre le satyriasis et la sauvagerie s'étendait aux caractères physiques. Plusieurs études médicales comparaient les traits du visage des satyromanes, notamment leurs lèvres charnues, à ceux des Africains. Le sexologue britannique Havelock Ellis cite l'affirmation de Bouchereau selon laquelle les satyromanes sont généralement des hommes 'aux muscles développés, aux poils abondants, au teint coloré'. Comme l'indique l'établissement d'un lien avec le personnage mi-humain, mi-bestial de la mythologie grecque, la comparaison avec les animaux, en particulier les animaux en rut, était fréquente. Dans certaines études, l'odeur exhalée par le malade est comparée à celle des animaux en période de rut. Le sauvage et le satyromane avaient donc en commun une concupiscence brute ». « Comme le soutenait Paul Moreau, un observateur qui souhaitait comprendre les effets du satyriasis n'avait qu'à regarder la réaction d'un singe à la première vue d'une partenaire ou la fureur avec laquelle les Indiens d'Amérique du Nord se jetaient sur leurs femmes. L'une des autorités victoriennes les plus influentes en matière de comportement sexuel, le gynécologue et sexologue anglais William Acton, signala un cas qui présentait ce rapport entre la lubricité débridée, la race et l'animalité. Acton décrit le patient comme ayant tous les marqueurs physiques d'une sensualité primitive : son visage était 'rouge' et 'hagard' et ses lèvres étaient 'épaisses et sensuelles'. Acton n'avait jamais vu d'homme chez qui « l'aspect animal était aussi marqué ». Estimant que le satyriasis était « l'une des manifestations les plus terribles auxquelles l'humanité soit soumise », Acton écrit que ce cas fit 'une profonde impression sur moi'. Il ne précisa pas la nature des crimes sexuels commis par cet homme ; il les déclara simplement trop choquants pour être divulgués. Mais, autant que ses crimes, c'est la présence d'un tel phénomène sexuel au cœur de la société anglaise qui le choqua. Le satyromane incarnait non seulement une sauvagerie sexuelle primitive, mais, plus inquiétant encore, il illustrait l'incapacité des hommes européens à ne pas tomber si bas. Les médecins en vinrent à envisager la possibilité que la supériorité sexuelle tant vantée des hommes blancs repose sur des bases fragiles » (18).

Le droit lui-même ne tarda pas à prêter son concours à la distinction entre le bien et le mal, le normal et le pathologique. Le droit se médicalisa, dans la lettre et dans l'esprit (19). Jusqu'au début du XIXe siècle, les experts en matière de médecine légale étaient sollicités par les tribunaux pour rechercher et établir les preuves matérielles, anatomiques d'un viol ou d'une agression sexuelle ; leur expertise s'arrêtait là. Mais, dès les années 1820, à la suite d'une série de crimes atroces, on commença à demander aux médecins de constater l'état mental de l'accusé après le crime. Dans les années 1840, tout accusé était soumis à une investigation psychologique. « Les incertitudes sur l'état mental et le degré de volonté de l'accusé laissent place à l'exploration de son degré de conscience, de son libre arbitre, liberté d'esprit ou liberté morale, de ses capacités à 'discerner le bien du mal', toutes notions qui devant la loi permettent d'annuler ou le plus souvent de construire la culpabilité d'un criminel. Un pas de plus est franchi lorsqu'en dernier ressort, c'est 'l'immoralité' ou la 'méchanceté' de l'accusé qui est mise en avant pour dénier sa folie » (20). L'assimilation du crime à l'aliénation mentale, rendue possible par les nouvelles

théories médicales, était rampante. Dans ce cadre, « pour les hommes [...], une activité sexuelle d'un type autre que celui qui était dicté par les normes sexuelles ou avec une personne autre que celle dictée par les normes sexuelles n'était pas seulement, comme elle l'avait été auparavant, un signe déshonorant d'impuissance et de démasculinisation, mais aussi un signe et une cause de maladie mentale » (21). « Pour les hommes », en effet, car, même si ces considérations ne portent pas uniquement sur l'homosexualité masculine, il faut noter que celle-ci était copieusement stigmatisée, tandis que le silence gardé sur l'homosexualité féminine était assourdissant.

S'il ne s'était agi que de la pathologisation de l'homosexualité masculine, ce n'eût pas été bien grave, mais ce ne fut pas le cas et, bientôt, à mesure que, sous l'impulsion des aliénistes (23), l'attention, jusque-là portée exclusivement sur l'hétérosexualité conjugale, se déplaçait vers la sexualité des enfants, des aliénés et des criminels, ce furent l'ensemble des plaisirs sexuels non procréatifs qui furent psychiatisés. Les femmes ne recherchaient-elles pas elles aussi des plaisirs non procréatifs ? Selon les sommités médicales du XIXe siècle, dans une bien moins grande mesure que les hommes. La littérature médicale dépeignait en effet les hommes comme des êtres dépendants au sexe (24) et les femmes comme des créatures essentiellement « dénuées de passion » (25).

La pathologisation du désir masculin semble avoir été encore aggravée par l'apparent changement des attentes et du comportement sexuels des femmes. « Il n'est pas simple de documenter ce changement ou même de savoir ce qui constitue une preuve de ce changement. Cependant, ceux qui ont examiné la littérature prescriptive semblent s'accorder sur le fait que, à la fin du siècle, les femmes de la société européenne avaient des exigences sexuelles plus grandes. Comme l'a affirmé Stephen Kern, [l'apparition à cette époque d'] ouvrages sur l'orgasme féminin 'est le point de convergence idéologique du changement des relations sexuelles homme-femme qui se produit dans les dernières décennies du siècle'. En effet, Peter Gay a attiré l'attention sur le fait que les femmes parlaient de plus en plus ouvertement de la quantité de plaisir qu'elles prenaient dans les relations sexuelles et a admis que leur franchise à cet égard mettait inévitablement 'en danger' la perception de la virilité. Le lien entre orgasme féminin et impuissance masculine, toujours implicite dans les manuels contemporains sur la sexualité, a probablement pris une plus grande importance à cette époque » (26).

Il existait heureusement un remède. Non pas malheureusement à la pathologisation de la sexualité masculine ; mais au satyriasis : l'abstinence, en faveur de laquelle des campagnes de propagande furent menées non seulement en Grande-Bretagne et aux États-Unis, mais également en Europe de l'Ouest. « Au début du siècle, de plus en plus de médecins allemands et français soutenaient que l'abstinence sexuelle était inoffensive pour les hommes normalement constitués. En 1907, le Dr. Ludwig Jacobsohn demanda à plus de deux cents professeurs allemands et russes de diverses branches de la science médicale s'ils considéraient l'abstinence sexuelle des hommes comme nuisible [à leur santé]. Ils furent tous d'accord, rapporte-t-il, pour dire que l'abstinence était inoffensive pour tous ceux qui ne

souffraient pas de troubles physiques ou psychologiques et qu'elle était bénéfique aux jeunes de moins de vingt ans. Les associations médicales nationales adoptèrent des résolutions en ce sens. En 1903, la Deutsche Gesellschaft zur Bekämpfung von Geschlechtskrankheiten (Association allemande pour la lutte contre les maladies vénériennes) publia une brochure affirmant que la continence sexuelle n'est pas nuisible à la santé. Le 16 juin 1906, l'American Medical Association déclara officiellement que la continence sexuelle 'n'est pas nuisible à la santé'. Toute doctrine contraire était une 'menace au bien-être physique et moral de l'individu et de la société'. En France, la Société française de prophylaxie sanitaire et morale (SFPSM) publia une résolution similaire » (27). Nous ne doutons pas que tous ces braves médecins furent les premiers à donner l'exemple (28).

A l'inverse, les mêmes autorités médicales continuaient à établir un lien entre hystérie féminine et abstinence sexuelle (29), en vertu de quoi l'abstinence, déclarée saine pour les hommes, fut présentée comme néfaste aux femmes. « Au XVIIIe siècle, les autorités médicales avaient expliqué que l'abstinence sexuelle entraînait l'hystérie en raison de l'accumulation de sperme féminin dans l'utérus. Les médecins du XIXe siècle abandonnèrent cette idée, mais beaucoup continuèrent à établir un lien entre l'hystérie et l'abstinence prolongée. Une haute autorité française, le Dr Hector Landouzy, affirma que, chaque fois qu'un organe était privé de sa fonction normale, l'équilibre du corps était perturbé » (30), mais, comme nous venons de le voir, plus d'un de ses collègues estimait manifestement que cette loi ne valait que pour la femme.

Ils s'accordaient tous sur un autre point, qui était que « [l]es habitants des grandes villes qui sont sans cesse ramenés aux choses sexuelles et excités aux jouissances ont assurément de plus grands besoins génésiques que les campagnards. Une vie sédentaire, luxueuse, pleine d'excès, une nourriture animale, la consommation de l'alcool, des épices, etc., ont un effet stimulant sur la vie sexuelle ». « Chez la femme, le désir augmente après la menstruation. Chez les femmes névropathiques l'excitation, à cette période, peut atteindre à un degré pathologique » (31). Les citadins avaient donc « assurément de plus grands besoins génésiques que les campagnards », mais la question est de savoir s'ils parvenaient à les assouvir, étant entendu que, même s'ils sont soumis aux mêmes conditions du milieu, la question ne se pose pas exactement dans les mêmes termes pour les hommes et pour les femmes (32), les mécanismes du désir et du plaisir sexuel étant différents chez l'un et chez l'autre (33).

Il faut parfois un certain temps pour qu'un phénomène plus ou moins nouveau soit nommé, pour que le mot entre dans le dictionnaire, puis dans le langage courant. L'expression « frustration sexuelle » a battu tous les records à cet égard. Jonathan Swift a percé un des mystères de la modernité, lorsqu'il a fait observer « que l'éducation des femmes était une idée née de la frustration sexuelle » (34), mais il est fort douteux (35) qu'il ait utilisé cette expression, qui, de fait, ne se rencontre pas la littérature des siècles passés, qu'elle soit scientifique, journalistique ou fictionnelle. La notion même n'est pas antérieure aux travaux de Wilhem Reich (1897 – 1957).



Or, il y a de fortes raisons de penser que les conditions de vie dans les villes au XIXe siècle contribuèrent de manière significative à l'augmentation du nombre d'hommes sexuellement frustrés et à l'exacerbation de cette frustration. Ce qui tend à l'indiquer, c'est la croissance extraordinaire de la prostitution dans les villes européennes dans la seconde moitié du siècle. « Il s'agissait d'un monde de rencontres interlopes entre les classes, un monde qui s'adressait aux hommes de toutes les couches de la société, des hommes de l'aristocratie aux ouvriers célibataires qui affluaient dans les villes en pleine expansion à la suite de la révolution industrielle et qui étaient trop pauvres pour se marier. Et, bien sûr, dans la nouvelle classe moyenne prospère, où les relations entre les hommes et les femmes étaient si protégées, il était tacitement accepté que les hommes non mariés ne pouvaient trouver une solution à leurs besoins sexuels qu'en fréquentant des prostituées » (36). Dans cette nouvelle classe moyenne, tout le monde n'était pas prospère, surtout les employés de bureau et les vendeurs, dont le nombre avait énormément augmenté : « [...] beaucoup n'avaient pas assez d'argent pour fonder un foyer quand ils étaient jeunes ou même pour vivre avec une femme ; en tout cas, ils n'avaient pas assez d'argent pour entretenir une famille de manière respectable. Le célibat et le mariage tardif étaient pour beaucoup d'entre eux les seules possibilités. [...] [Ils] gagnaient néanmoins assez pour s'offrir les services d'une prostituée (37). »

Pour les vendeurs et les employés de bureau, dont les étudiants, dont le nombre augmenta également de façon spectaculaire à l'époque, vinrent gonflés les rangs sous ce rapport, la situation était encore pire que pour les hommes de la classe ouvrière à cet égard : « [...] si le jeune ouvrier pouvait, dès l'adolescence, avoir des relations sexuelles avec des filles de son milieu, le jeune bourgeois était presque condamné à être initié par une prostituée et ensuite à se contenter pendant un certain temps de ce type de relations sexuelles. L'importance attachée par cette classe à la virginité de ses jeunes femmes, livrées intactes, avec leur dot, le jour de leur mariage et le refus jusqu'à la toute fin du siècle d'utiliser les techniques contraceptives, autrefois la règle dans la société rurale, fournissaient aux prostituées, malgré l'action de la police des mœurs, une importante clientèle de collégiens adolescents (38). » Dans la classe ouvrière elle-même, même les hommes mariés, habitués, une fois rentrés chez eux après une longue et épuisante journée de travail à l'usine, à se laver, dîner, se coucher et tomber (les pintes de bière bues au pub local ou, dans les pays latins, les verres de vin au café avant de rentrer chez soi y contribuaient) de sommeil (39). La fatigue (40) n'était cependant peut-être pas la seule responsable de leur incapacité à « honorer » leur femme. Une autre cause pouvait l'expliquer, au moins en partie : le vin, la liqueur et l'absinthe, dont la consommation s'accrut fortement dans la seconde moitié du XIXe siècle. Plutarque ne dit-il pas que « [c]eux qui boivent beaucoup de vin sont lâches à l'acte de génération et ne sèment rien qui vaille pour bien engendrer. Leurs conjonctions avec la femme sont vaines et imparfaites » (41) ? Dionysos n'est-il pas le bien-aimé des femmes ?

Les médecins attribuaient l'impuissance soit à une névrose des organes de la génération, soit à des causes morales (la douleur, le chagrin, l'inquiétude, la haine, le dégoût, le découragement, la jalousie, la peur, etc.), soit à l'« excès d'amour », soit à un manque d'amour (42), soit à l'imagination (43), soit encore à la masturbation (44). L'indifférence de la femme n'était guère avancée pour l'expliquer (45), pas plus que le travail industriel.

Dans *La question sociale : Histoire critique de l'économie politique*, l'ancien Communard Benoît Malon (1841 – 1893), après avoir affirmé qu'« [i]l n'y a presque pas de métier qui n'expose le travailleur à quelque maladie particulière, ni de manufacture dont l'odeur le bruit, la température, ne causent quelques désagréments », énumère « au hasard » les dangers de quelques professions : « Polisseurs d'acier : sujets à la phtisie. Mineurs : explosions de feu grisou, éboulements, etc. Fabricants de crochets émail lés, destinés à tenir les fils télégraphiques : accidents saturniens. Ouvriers en produits chimiques : intoxications nombreuses, danger d'explosion. Affinage, alliage, fusion des métaux : dangers d'asphyxie et de refroidissement. Amidonneries : émanations fétides, insalubrité. Argenture et dorure : vapeurs mercurielles. Rottage, cardage de la laine : poussière insalubre qu'on respire. Poterie : action des sels de plomb, quand on se sert d'un vernis plombique. Fayences : emploi du minium. Chapeliers : insalubrité de l'arçonnage et du feutrage et poussière noire des poils encore imprégnés de nitrate et de mer cure. Céramique : danger d'incendie, radiation excessive de la lumière sur les yeux, de la chaleur sur le corps. Ouvriers de la grande industrie : ateliers insuffisamment ventilés, et remplis de miasmes, danger des machines. Boulangers, verriers : maladies engendrées par le feu des fours. Zingueurs, ouvriers en cuivre : coliques de plomb et de cuivre. Bijoutiers, graveurs, dentelières couturières : perte rapide de la vue. Maçons, charpentiers : chutes etc. Ouvriers en allumettes : carie des mâchoires. Ouvriers en caoutchouc : paralysie passagère, et impuissance (46). » En réalité, il n'était pas que les ouvriers en caoutchouc qui étaient frappés d'impuissance. Dans *De la santé des gens mariés ou physiologie de la génération de l'homme* (1865), le docteur Louis Seraine précisait à cet égard : « L'empoisonnement à faible dose qui porte le nom d'intoxication a été placé avec raison parmi les causes de l'atonie des organes sexuels [...]. 'Les désirs vénériens, dit [M. Tanquerel], paraissent anéantis et les érections disparaissent complètement.' — L'intoxication antimoniale, d'après Orfila, produit les mêmes effets : flaccidité de la verge, dégoût du coït, atrophie des testicules et du pénis, impuissance complète. L'action de l'iode n'est pas moins énergique ; elle est constatée par tous les médecins et il ne me paraîtrait pas étonnant que les cas d'impuissance que l'on a attribués aux maladies vénériennes ne fussent plutôt produits par l'abus de ce remède dans le traitement qu'on lui oppose [...] (47). » L'intoxication pouvait rendre les ouvrières stériles, mais non frigides.

Les intellectuels, c'est-à-dire ceux dont l'activité ou la profession consistait à faire travailler l'intelligence ou, à défaut, la cervelle, n'étaient pas épargnés. Dans le premier cas, le Dr Félix Roudaud illustre son argument par des témoignages d'auteurs comme Rousseau : « Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affaiblit leur tempérament, et l'âme garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit les forces, énerve le courage, rend pusillanime,

incapable de résister également à la peine et aux passions (48). » Le Dictionnaire des sciences médicales (1818) rappelle que « [l]’expérience prouve chaque jour que les études et les veilles excessives, l’exercice immodéré, le travail opiniâtre, les méditations profondes, affaiblissent toute l’économie, et sont très-nuisibles à la santé, surtout à l’acte générateur » (49). Le second cas est constitué par le surmenage, dont souffrent, selon le Dr Edward Martin (50), les « brain workers », « professeurs, étudiants, etc. » Ainsi que les employés de bureau, peut-on ajouter sans risque de se tromper.

Autant certains docteurs établissaient un lien entre l’activité professionnelle dans les conditions modernes et impuissance, autant il ne leur vint pas à l’idée que le maniement de la machine, cause directe du développement du travail moderne, pouvait avoir des effets sur (la virilité de) l’homme, du « nouveau type d’hommes [qui] vint au jour alors [...] : celui de l’ouvrier d’industrie né et élevé pour la machine. Il est le dernier résultat du mode d’industrie moderne et remonte à plusieurs générations. [...] Comme homme de l’avenir, il ne trouve dans le passé pas de semblable. Ce n’est pas la force corporelle qui le distingue ; car les forces motrices nécessaires, la machine les fournit. Mais il ne ressemble pas non plus au virtuose de ce travail connu sous le nom de la Manufacture, qui, par suite d’une division du travail étendue, exécutait quelques tours de main à la perfection. La machine opératrice fournit un travail plus parfait, et envahit de plus en plus le domaine de ce qu’on appelle le travail ‘mécanique’. Affranchissant l’homme du réseau de la division du travail toujours poussée plus loin, la machine idéale exige uniquement de la surveillance. L’augmentation de ses dimensions et de sa vitesse, l’accroissement de sa puissance de production et de sa complication réclament, en revanche, de l’ouvrier une tension d’esprit constamment augmentée, une possession complète des pensées de la technique incorporées en elle. L’homme qui la sert devait être un enfant du siècle de la science physique » (51). Le témoignage suivant est tout aussi saisissant et, parce qu’il provient d’un observateur qui, vivant, comme le précédent, à une époque où la machine était encore quelque chose de relativement nouveau, ne s’était pas encore totalement habitué à son action ni même tout à fait à sa présence et ne pouvait donc qu’être plus sensible à ses effets que ne le seront les générations suivantes, tout aussi éclairant : « Il suffit de voir ces hommes. demi-nus, couverts de sueur, haletants, maniant ces masses énormes qu’une force mystérieuse entraîne. L’homme ici est condamné à suivre la machine colossale qu’il dirige ; comme elle, il ne peut se reposer, son attention ne saurait se ralentir, car la moindre distraction peut l’entraîner dans un de ces engrenages puissants, et l’imagination s’épouvante en songeant aux victimes, aux mutilations que les monstres industriels produisent chaque jour et à la moindre imprévoyance, à la plus petite hésitation de ceux qui les dirigent. » « La machine ne reconnaît d’autre limite à sa rapidité que la faiblesse de l’homme à la suivre ; or la capacité d’action de la force humaine est en raison inverse du temps pendant lequel elle agit (52). » La machine a empiré la condition de l’ouvrier parce que, dit Marx, « [e]n rendant superflue la force musculaire, la machine permet d’employer des ouvriers sans grande force musculaire, mais dont les membres sont d’autant plus souples qu’ils sont moins développés. Quand le capital s’empara de la machine, son cri fut : du travail de femmes, du travail d’enfants ! » (53). Certes, note notre observateur, « [l]es puissants automates de la mécanique ne manquent que d’intelligence et de système nerveux, et il suffit d’un enfant ou d’une femme pour suppléer à cette absence » (54).

Sur les femmes il n'apparaît pas que la machine ait eu exactement les mêmes effets. Inventée au XIXe siècle par Barthélemy Thimonnier, la machine à coudre révolutionna les métiers de la couture, du textile et de la mode. Elle fit bien plus, surtout l'ancien modèle, « très lourd, et qui obligeait à remonter beaucoup les jambes, qui agit [...] sur plusieurs générations et produisit un grand éréthisme sexuel entraînant souvent la masturbation. [...] [L']orgasme se produit souvent dans les grands ateliers au point que les contremaîtresses cessent même d'y faire attention. Si la machine à coudre ne conduit pas directement à l'auto-érotisme, très souvent [...], elle prédispose aux orgasmes fréquents pendant le sommeil par suite de l'irritation causée par le mouvement des jambes dans la position assise » (55). Les employés de bureau ne devaient-elles pas être frustrées, la machine à écrire ne produisant pas exactement les mêmes effets que la machine à coudre sur le corps féminin ? Elles l'étaient bien, par leur... travail (56). À la fin du XIXe siècle, Freud vint à la rescousse des femmes, révélant à la face du monde qu'elles étaient « particulièrement sensibles à la frustration sexuelle » (57). Par exemple, la kleptomanie, à savoir le vol à l'étalage commis dans les grands magasins dans l'écrasante majorité des cas par des femmes de la classe moyenne, qui passionna les docteurs en médecine et les criminologues dès son apparition, fut attribué par les psychanalystes à l'insatisfaction, la frustration sexuelle et au goût de l'interdit (58). Les freudiens n'oubliaient pas que leur clientèle était essentiellement féminine. Le Dr Bontemps, quant à lui, qui y dédia carrément un livre, attribua la kleptomanie à « certaines dispositions particulières à la femme ou beaucoup plus rares chez l'homme [qui] la mettent dans un état d'infériorité pour lutter contre la tentation ; je veux dire : la grossesse, l'âge critique, l'hystérie, la menstruation, etc. » (59), sans toutefois proposer de remède. Plus d'un siècle plus tard, mieux avertie, la sociologue Shelley Trower, selon qui « le lieu de travail industriel [...] impliquait de soumettre le corps féminin à des vitesses ou des fréquences de vibration toujours plus élevées [...] » (60), l'a trouvé.

Le développement de la technologie eut aussi pour effet de rendre de moins en moins nécessaire le savoir-faire de l'ouvrier. A la blessure qu'il ressentait dans son orgueil de macho à cause de la concurrence féminine s'ajoutait ainsi la frustration. Plus un travailleur était qualifié, plus la frustration de voir son habileté et son adresse méprisées devait être grande. Or, point absolument fondamental, « cette évolution semble avoir entraîné un désir accru de plaisir : le travailleur, frustré, voulait consommer » (61), par compensation, par un mécanisme de compensation et de sublimation, tout à la fois. Il s'agit de la réorientation du désir sexuel non pas, comme le postule le freudisme, vers des buts de valeur sociale ou affective plus élevée, mais vers des buts d'ordre économique, aussi bien productiviste que consumériste, dans le cadre des méthodes d'organisation scientifique du travail industriel qui commencèrent à être employées à la fin du XIXe siècle.

« Ces nouvelles méthodes, écrit Gramsci, exigent une discipline rigoureuse des instincts sexuels (au niveau du système nerveux) et, avec elle, une consolidation de la 'famille' au sens large (et non d'une forme particulière du système familial) et de la régulation et de la stabilité des relations sexuelles » (62).

De fait, les industriels, en particulier Ford, en vinrent à s'intéresser de près à cette fin à la vie sexuelle de leurs employés et à leurs arrangements familiaux en général. Mais, poursuit Gramsci, « [i]l ne faut pas se laisser abuser, pas plus que dans le cas de la prohibition, par l'apparence 'puritaine' que revêt cette préoccupation. La vérité est que le nouveau type d'homme qu'exige la rationalisation de la production et du travail ne peut se développer tant que l'instinct sexuel n'est pas convenablement régulé et tant qu'il n'est pas lui aussi rationalisé » (63). Dans « Rationalisation de la production et du travail », il ajoute, à propos de ce « plus grand effort collectif à ce jour pour créer, avec une rapidité sans précédent et avec une conscience de l'objectif inégalée dans l'histoire, un nouveau type de travailleur et d'homme », que, sous cette forme, aucun auteur de droite, y compris Ernst Jünger, ne vit venir : « Il semble clair que le nouvel industrialisme veut la monogamie : il veut que l'homme en tant que travailleur ne gaspille pas ses énergies nerveuses dans la poursuite désordonnée et stimulante d'une satisfaction sexuelle occasionnelle. L'employé qui se rend au travail après une nuit d'excès n'est pas bon pour le travail. L'exaltation de la passion ne peut se concilier avec les mouvements chronométrés des mouvements productifs liés à l'automatisme le plus perfectionné. Ce complexe de répression et de coercition directe et indirecte exercé sur les masses produira sans aucun doute des résultats et une nouvelle forme d'union sexuelle émergera dont la caractéristique fondamentale devrait apparemment être la monogamie et la stabilité relative (64). »

Dans la femme, dont la capacité de « rationaliser » adéquatement toute relation et toute concession », l'« habile gestion rationalisée de l'abandon », a été notée par Evola (65), les « grands hommes » du capitalisme avaient un allié de poids.

Les satyromanes, aussi peu nombreux qu'ils aient été, n'étaient-ils pas en fait des hommes qui, loin d'avoir régressé à l'état de brute, de sauvage, étaient tout simplement des sorts de vestiges d'hommes virils au milieu d'une mer urbaine de mâles anesthésiés et domestiqués ? Si le satyriasis devait être considéré comme une pathologie, au lieu de le définir comme « une exagération morbide des désirs sexuels de l'homme, qui, en induisant une forte frustration sexuelle, entraînait la maladie et la mort », ne serait-il pas plus approprié de le définir comme « une forte frustration sexuelle chez l'homme, qui, en induisant une exagération morbide de ses désirs sexuels, entraîne la maladie et la mort » ?

B. K., La chasse à l'homme, août 2022

(1) Timothy Verhoeven, Pathologizing Male Desire : Satyriasis, Masculinity, and Modern Civilization at the Fin de Siecle, *Journal of the History of Sexuality*, vol. 24, n° 1, janvier 2015 [p. 25-45], p. 25.

(2) Ibid.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

(5) L'exposition accrue des citadins aux agents cancérigènes et à la pollution pendant la révolution industrielle les rendit beaucoup plus susceptibles de développer des maladies respiratoires aiguës et des maladies des os, des articulations et des muscles (Sabrina Soria et Jo Buckberry, The impact of industrialization on malignant neoplastic disease of bone in England: A study of medieval and industrial samples, International Journal of Paleopathology, vol. 38, 2022, p. 32-40). L'eau non potable que buvaient les citadins fut l'un des facteurs déterminants dans l'apparition de nouvelles maladies, dont le choléra (voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2021/08/24/la-carte-fantome/>) ; la malnutrition ou la mauvaise alimentation, due en grande partie à la pauvreté, elle-même due aux bas salaires des travailleurs, n'aidait certainement pas les organismes à lutter ou plutôt à vivre en harmonie avec les germes, internes comme externes ; le mode de vie stressant, causé par un environnement bruyant, chaotique et confus, ne pouvait qu'affecter les esprits ; les lieux de travail industriels étaient des endroits dangereux tant pour la santé mentale que physique).

(6) Timothy Verhoeven, op. cit., p. 25-26.

(7) Ibid.

(8) Rachel P. Manes, The Technology of Orgasm 'Hysteria,' the Vibrator, and Women's Sexual Satisfaction, <https://archive.nytimes.com/www.nytimes.com/books/first/m/maines-technology.html>.

(9) David S. Hall, Nymphomania: A History (review), Journal of the History of Sexuality University of Texas Press, vol. 10, n° 3-4, 2002, p. 1006-1008.

(10) Cité in Marie Foll, Histoire de l'hystérie. Thèse, UFR des Sciences de Santé de Dijon, 2017 ; Sabine Arnaud, L'invention de l'hystérie au temps des Lumières (1670-1820), Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2014.

(11) Cité in Michèle Breut, Le haut et le bas : essai sur le grotesque dans Madame Bovary de Gustave Flaubert, Amsterdam, Rodopi, 1994, p. 148.

(12) Voir Marie Foll, op. cit. ; Sabine Arnaud, op. cit. ; Dr Pierre Briquet, Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie, J.- B. Baillière et Fils, Paris, 1859.

(13) Claude Stanislas Sandras, Traité pratique des maladies nerveuses, t. 1, Paris, 1860, p. 611.

(14) Dr Legrand du Saulle, Les hystériques : état physique et état mental, Paris, J.- B. Baillière et Fils, 1883, p. 588.

(15) Ibid., p. 592

(16) Voir Henri Louis Bayard, Essai médico-légal sur l'utéromanie-nymphomanie. Thèse, Paris, 1836.

(17) Dr Legrand du Saulle, op. cit., p. 593.

(18) Timothy Verhoeven, op. cit., p. 35-36.

(19) « [...] [D]es termes médicaux comme l'idiotie, plus rarement le délire ou la manie, apparaissent fréquemment et révèlent une lente pénétration des idées médicales au sein de la magistrature. Le terme 'monomanie' est introduit dès 1827 à Versailles, deux ans plus tard à Rennes. Encore à Versailles au début des années 1850, on peut affirmer : 'La question de monomanie pouvait être et a été très sérieusement agitée.' Les magistrats, sans forcément adhérer aux théories des médecins, puisqu'ils se plaignent dans le même temps de la récurrence du thème dans les plaidoiries, se laissent imprégner par un vocabulaire médical. L'examen des revues juridiques confirme cette analyse. On y trouve peu d'articles sur la question de l'irresponsabilité pénale des déments, pourtant présentée comme 'une des plus graves du droit pénal', mais les théories médicales y sont représentées, notamment par le compte rendu du traité de médecine légale d'Alphonse Devergie. De même, le célèbre juriste Faustin Hélie admet en 1838, dans un compte rendu de l'ouvrage de M. Mittermaier, De l'exception de la démence, en matière criminelle, l'existence des monomanies 'où l'illusion ne s'empare de l'esprit et ne l'égare que sur un seul sujet, où l'agent à l'égard de tout autre objet conserve la sagacité de son jugement et la liberté de ses actes' » (Laurence Guignard, L'expertise médico-légale de la folie aux Assises 1821-1865, Le Mouvement Social, vol. 4, n° 197, 2001, p. 57-81).

(20) Ibid.

(21) Robert A. Nye, Honor, Impotence, and Male Sexuality in Nineteenth-Century French Medicine, French Historical Studies, vol. 16, n° 1, 1989, p. 48-71.

(22) Le chef de la brigade des mœurs à la préfecture de police de 1850 à 1870, Carlier, taxa l'homosexualité masculine d'« école du crime » (cité in Gérard Bach, Homosexualité : la reconnaissance ?, Espace Nuit, 1988, p. 56). La condamnation de l'homosexualité masculine passe pour remonter à plus de deux millénaires. En fait, Lévitique 18 : 22 et 20 : 13 sont pour le moins ambigus : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme ; ce serait une abomination. » (nous soulignons) Une loi romaine du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère condamna le « stuprum » avec une personne de naissance libre ou quand il y avait violence. Un capitulaire de Charlemagne, en 805, édicta la peine de mort contre les sodomistes. « A Florence, la lutte contre l'homosexualité se fit furieuse, et tout particulièrement pendant la période de la 'République chrétienne et religieuse' (1494-1498) de Savonarole. Le 'Bureau de la nuit', de 1432 à 1502, a utilisé une sorte de procédure inquisitoire avec enquêtes, donc, interrogatoires et châtiments corporels qui n'allaient pas, cependant, jusqu'à la peine de mort, peut-être parce que le nombre d'exécutions aurait été trop élevé. » (Françoise Biotti-Mache, La condamnation à mort de l'homosexualité. De quelques rappels historiques, Études sur la mort, vol. 1, n° 147, 2015, p. 67-93). En vertu des Établissements de saint Louis, les individus convaincus de bougrerie sont jugés par l'évêque et condamnés à être brûlés. En 1750, on brûla deux pédérastes en place de Grève ; quelques années avant la Révolution, un capucin, nommé Pascal, subit le même supplice (voir B. Warée Curiosités judiciaires, Paris, 1859, p. 375, 435). La loi Caroline punissait la sodomie de la mort par le feu et, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on pendait pour ce crime en Angleterre et aux États-Unis. (Alexandre Lacassagne, Pédérastie, Paris, 1885, p. 241). De telles mesures furent-elles jamais prises, de tels châtiments jamais édictés, contre l'« amitié féminine » ? A titre personnel, certains, comme Henri

Estienne (1531 – 1598) ou Le Brun de la Rochette (1560 ? – v. 1630) (« Quant aux femmes qui se corrompent l’une l’autre, que les anciens nommaient tribades [...], il n’y a pas de doute qu’elle ne commettent entre elles une espèce de sodomie. Et ce crime est digne de mort »), ont estimé qu’elle était « punissable de mort ». Mais, chez eux, « la véritable offense que commet la tribade n’est pas tant d’avoir aimé une autre femme mais bien de l’avoir aimée sous le masque du masculin et, surtout, d’avoir osé s’approprier jusqu’à la forme sacrée et privilégiée du phallus » (Marianne Legault, *Narrations déviantes : l’intimité entre femmes dans l’imaginaire français du dix-septième siècle*, Presses Université Laval, 2008, p. 85). » On a observé justement que, sous l’Ancien Régime, l’homosexualité masculine était « considérée comme un crime punissable de mort non pas en réalité pour des raisons morales, mais pour des raisons politiques. Cela visait exclusivement l’homosexualité masculine. Si les raisons avaient été morales, on aurait incriminé également l’homosexualité féminine et non pas seulement et spécifiquement l’acte de sodomie. La seule chose qui préoccupait l’Etat était le fait que les homosexuels mâles ont une propension à former des groupes, des clans, et qu’ils étaient, de ce fait, politiquement dangereux » (Philippe Quarré, *Le Droit – la Justice*, Edipro, 2008, p. 207) (Il ne venait évidemment pas à l’esprit des machos et mushos poudrés que les homosexuelles ont elles aussi une propension à former des groupes, des clans). Le premier à avoir proposé la décriminalisation de l’homosexualité masculine fut Jeremy Bentham (1748 – 1832) dans son *Essai sur la pédérastie* (1785).

(23) Jean-Pierre Kamieniak, *La construction d’un objet psychopathologique : la perversion sexuelle au XIXe siècle*, *Revue française de psychanalyse*, vol. 67, n° 1, 2003, p. 249 -262.

(24) Et les hommes, au moins ceux de la classe moyenne, étaient conscients du jugement qui était porté sur eux, car ils lisaient avidement les revues médicales (voir Elizabeth Stephens, ‘Pathologizing Leaky Male Bodies: Spermatorrhea in Nineteenth-century British Medicine and Popular Anatomical Museums’, *Journal of the History of Sexuality*, vol. 17, n° 3, 2008, p 421-432).

(25) Nancy F. Cott, *Passionlessness: An Interpretation of Victorian Sexual Ideology, 1790-1850*, *Signs*, vol. 4, n° 2, hiver 1978 [p. 219-236], p. 223. Ce point est développé longuement dans la postface, revue et augmentée, de notre traduction, revue et corrigée, d’*Anatomy of Female Power: A Masculinist Dissection of Matriarchy*, à paraître prochainement sous le titre d’*Anatomie du pouvoir féminin : Une dissection masculiniste du matriarcat*.

(26) Robert A. Nye, *Honor*, op. cit. (nous soulignons)

(27) Timothy Verhoeven, op. cit., p. 42.

(28) Tous les médecins n’étaient pas aussi criminellement hypocrites. Voir, par exemple, George R. Drysdale, *The Elements of Social Science : Or, Physical, Sexual and Natural Religion*, 1866, Chap. : « Evils of abstinence ».

(29) Timothy Verhoeven, *The Sad Tale of Sister Barbara Ubrik. A Case Study in Convent Captivity*, in Joy Damousi, Birgit Lang et Katie Sutton [éds.], *Case Studies and the Dissemination of Knowledge*, New York/Londres, Routledge, 2015, p. 112.



(30) Joy Damousi, Birgit Lang et Katie Sutton, op. cit.

(31) Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis*, traduit sur la 8e édition allemande par Émile Laurent et Sigismond Csapo, Georges Carré, Paris, 1895, p. 168-169.

(32) Bien entendu, il reste vrai pour les deux sexes que, par exemple, « en raison des densités de population plus élevées dans les villes, il faut moins de temps [qu'à la campagne] pour rencontrer ou trouver des partenaires adéquats pour des relations sexuelles plus nombreuses ou plus diversifiées [...] » (Alan Collins, *Sexuality and Sexual Services in the Urban Economy and Socialscape: An Overview*, *Urban Studies*, vol. 41, n° 9, 2004 [p. 1631-1641] p. 1635),

(33) Les cas d'orgasmes provoqués sans stimulation génitale ou autre, par le simple pouvoir de l'imagination, ne sont pas rares chez les femmes, beaucoup plus chez les hommes (Debby Herbenick et J. Dennis Fortenberry, *Exercise-induced orgasm and pleasure among women*, *Sexual and Relationship Therapy*, vol. 26, n° 4, 2011, p. 373-388).

(34) John Dawson, *Competition and Markets: Essays in Honour of Margaret Hall*, Palgrave Macmillan, 1990, p. 35.

(35) Nous n'avons pas pu déterminer à quelle satire Dawson fait ici référence.

(36) Wendy Buonaventura, *Dark Venus: Maud Allan and the Myth of the Femme Fatale*, Amberley Publishing, 2018.

(37) Alain Corbin, *Woman for Hire: Prostitution and Sexuality in France after 1850*, Harvard University Press, 2de éd., 1996, p. 198.

(38) Ibid., p. 199.

(39) Voir Frank Mazzapica, *Unsupervised Man: Revealing & Escaping the Pain of Your Secret Life*, Banner Publishing, 2014.

(40) « [...] [L]a pression qu'exerçait le travail mécanisé sur l'ouvrier, qui, pour Taylor, devait devenir un 'gorille dressé' sans capacité de décision, avait privé les travailleurs non seulement de leur énergie, mais aussi de leur temps, de sorte que, à leur retour à la maison, ils étaient si épuisés, affirmaient les détracteurs de Ford, qu'ils étaient incapables d'avoir une vie sexuelle active avec leur femme » (Bruno Walter Renato Toscano, *Le donne, il fordismo, Gramsci. Una prospettiva di genere sulla società statunitense (1909-1930)*, *Diacronie Studi di Storia Contemporanea*, vol. 4, n° 32, 2017).

(41) Cité in Félix Roudaud, *Traité de l'impuissance et de la stérilité chez l'homme et la femme*, t. 1, J.- B. Baillière, Paris, 1855, p. 360 ; voir aussi *Les alcools et l'alcoolisme*, in *Mémoires couronnés et autres mémoires*, Académie royale de médecine de Belgique, t. 5, Bruxelles, 1880, p. 106.

(42) Le médecin écossais William Buchan (1729 – 1805) était d'avis que l'impuissance pouvait être due à des excès sexuels et, si tel était le cas, qu'elle pouvait être traitée par des toniques et des bains froids, mais que, puisqu'il valait mieux prévenir que guérir, il était encore préférable de se marier par amour. «

L'affirmation selon laquelle le manque d'amour pouvait entraver la fonction sexuelle masculine était nouvelle. Elle impliquait de nouveaux modèles de masculinité et de féminité – l'homme sensible et la femme chaste. Ils devaient être les deux personnages principaux des partenariats plus affectueux qu, au XVIIIe siècle, remplacèrent les mariages pragmatiques que la culture occidentale avait traditionnellement loués » (Angus McLaren, *Impotence: A Cultural History*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 2008, p. 95).

(43) « L'imagination produit les extases, les visions, fait croire aux enchantements, cause l'impuissance des époux. Par elle, les maladies se guérissent ou s'aggravent », disait Montaigne dans « De la force de l'imagination » (Les Essais de Michel de Montaigne, t. 1. Paris, 1825 [1580], p. 202 ; voir Lee R. Entin-Bates, *Montaigne's Remarks on Impotence*, MLN, vol. 91, n° 4, 1976, p. 640-654) ; Antoine-Gaspard Boucher d'Argis, *Principes sur la nullité du mariage pour cause d'impuissance*, Londres, 1756, p. 74 ; Dictionnaire des sciences médicales, vol. 24, Paris, 1818, p. 179 ; A. Debay, *Hygiène et physiologie du mariage*, 17e éd., Dentu, Paris, 1859, p. 250 et sqq.). Encore Montaigne n'avait-il pas une imagination moderne, que nul mieux que Rousseau n'a décrit : « C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal, et qui, par conséquent, excite et nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paraissait d'abord sous la main fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre, il se transforme et se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'agrandit, s'étend sans cesse. Ainsi on s'épuise sans arriver au terme et plus nous gagnons sur la jouissance plus le bonheur s'éloigne de nous. » (Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau, t. 4 : Contenant les IV premiers Livres d'Emile, ou de l'Education, Genève, 1782, p. 89)

(44) L'affirmation selon laquelle l'impuissance était causée entre autres par la masturbation fut bien contestée par le chirurgien britannique John Hunter dans son *Treatise on the Venereal Disease* (1791), mais resta un dogme pendant tout le XIXe siècle. Selon Hunter, l'impuissance pouvait être attribuée à deux causes, l'une de nature psychogène, l'autre purement organique.

(45) Antonin Bossu, *Anthropologie : étude des organes, fonctions, maladies de l'homme et de la femme*, 10e éd., vol. 3, Paris, 1882, p. 440.

(46) Benoît Malon, *La question sociale : Histoire critique de l'économie politique*, Lugano, 1876, p. 116-117, note 1. Félix Roubaud complète cette liste par les professions suivantes, qui exigent l'emploi d'agents physiques ou chimiques qui peuvent déterminer des accidents toxiques : « Ouvriers cérusiers, ouvriers des fabriques de minium, des fabriques de litharge, peintres en bâtiments, peintres d'attributs, de voitures, doreurs sur bois, vernisseurs de métaux, fabricants de papiers peints, broyeurs de couleurs, fabricants de cartes d'Allemagne, ceinturonnières, potiers, faïenciers, verriers, ouvriers des mines de plomb, affineurs, plombiers, fondeurs de cuivre, fondeurs de bronze, fondeurs de caractères d'imprimerie, imprimeurs, fabricants de plomb de chasse, lapidaires, tailleurs de cristaux, ouvriers des manufactures de glaces, ouvriers des fabriques de nitrate, de chromate, d'acétate de plomb » (Félix Roubaud, op. cit., p. 304). L'article du Dictionnaire des sciences médicales (t. 24, Paris, 1818) n'y dédie pas même trois lignes (p. 183) : « l'impuissance peut être aussi déterminée par l'action spéciale de certaines substances, telles que le nénuphar, les semences froides, le nitrate de potasse, le camphre. »

(47) Louis Seraine, *De la santé des gens mariés ou physiologie de la génération de l'homme*, 2e éd., F. Savy, Paris, 1865, p. 300-301.

(48) Cité in Félix Roubaud, *op.cit.* p. 366.

(49) *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 24, Paris, 1818, p. 181.

(50) Edward Martin, *Impotence and sexual weakness in the male and female*, Detroit, 1894.

(51) Gerhart Schulze-Gaevernitz, *La grande industrie : son rôle économique et social étudié dans l'industrie*, traduit de l'allemand, Guillaumin et Cie, Paris, 1896, p. 73.

(52) Angelo Mosso, *La fatigue intellectuelle et physique*, traduit de l'italien sur la 5e éd., 2e éd., Félix Alcan, Paris, 1896, p. 97-98.

(53) Karl Marx, *Le Capital*, Ernest Flammarion, Paris, 1883, p. 187. Il ajoute : « Ce moyen puissant de diminuer les labeurs de l'homme, se changea aussitôt en moyen d'augmenter le nombre des salariés ; il courba tous les membres de la famille, sans distinction d'âge et de sexe, sous le bâton du capital. Le travail forcé pour le capital usurpa la place des jeux de l'enfance et du travail libre pour l'entretien de la famille ; et le support économique des mœurs de famille était ce travail domestique. » Les femmes et les enfant ne suffisaient pas à Ford. Dans son autobiographie (*My Life and Work*, 1923), il écrit : « Il y avait ... 7 882 emplois différents dans l'usine. 949 d'entre eux, classés comme des travaux difficiles, exigeaient des hommes forts et valides et pratiquement parfaits physiquement ; 3 338 exigeaient des hommes au développement physique et à la force ordinaires. Les 3 595 emplois restants n'exigeaient aucun effort physique et pouvaient être occupés par les plus faibles des hommes. En fait, la plupart d'entre eux pouvaient être remplis de manière satisfaisante par des femmes ou des enfants d'un certain âge... Nous avons constaté que 670 emplois pouvaient être occupés par des culs-de-jatte, 2 637 par des unijambistes, 2 par des hommes privés des deux bras, 715 par des hommes privés d'un bras et 10 par des aveugles » (Agatha Hansen, *The Prosthetic Hinge: Saints, Kings and Knights in Late Medieval England*. Thèse, Queen's University Kingston, Ontario, Canada, août 2014 p. 63, note 23)

(54) Angelo Mosso, *op. cit.*, p. 99.

(55) Havelock Ellis, *Études de psychologie sexuelle : La pudeur. La périodicité sexuelle. L'auto-érotisme*, Société du Mercure de France, p. 247, 1908. L'édition originale dit : « La survenue de l'orgasme est indiquée à l'observateur par le fait que la machine est actionnée pendant quelques secondes avec une rapidité incontrôlable. On dit qu'on entend fréquemment ce bruit dans les grands ateliers en France et qu'il est du devoir des contremaîtresses de ces ateliers de faire asseoir les filles correctement » (id., *Studies in the Psychology of Sex*, vol. 1, F.A. Davis, 1905, p. 121)

(56) Voir Fiona McNall, *Women for Hire: A Study of the Female Office Worker*, Macmillan, 1979.

(57) Voir Benjamin Moser, *Sontag: Her Life*, Penguin, 2019.

(58) Voir Wendy Buonaventura, *op. cit.*

(59) Maurice Bontemps, *Du Vol dans les grands magasins et à l'étalage : étude médico-légale*, Paris, 1894, p. 11.

(60) Shelley Trower, *Senses of Vibration: A History of the Pleasure and Pain of Sound*, continuum, Londres, 2012.

(61) Alain Corbin, op. cit. (nous soulignons)

(62) Cité dans Jeremy Jennings, Tony Kemp-Welch (eds.), *Intellectuals in Politics : From the Dreyfus Affair to Salman Rushdie*, Routledge, Londres/New York, 1997, p. 213. (nous soulignons)

(63) Cité in Yolande Cohen (éd.), *Women and Counter-Power*, Black Rose Books, 1989, p. 192.

(64) Cité in David Wagner, *The New Temperance: The American Obsession With Sin And Vice*, Routledge, Londres/New York, 2018, p. 54.

(65) Voir Julius Evola, *Sintesi di dottrina della razza*, Ar, Padoue, 1978, p. 253.